



Un roman authentique et actuel, frais et attachant, qui se lit avec aisance et un intérêt certain. Un beau roman, plein de rebondissements et d'histoires d'amour... qui finissent bien! Un vrai régal!

L'Arabie

au cœur de Danielle Trad

À travers l'histoire de la charmante Nour Khoury, jeune Libanaise fuyant son pays en guerre et engagée comme dame de compagnie d'une jeune femme de la bourgeoisie saoudienne et préceptrice de ses enfants, Danielle Trad soulève le voile, et le lève même parfois entièrement, en nous faisant rentrer de plain-pied dans le domaine secret, mystérieux et préservé des femmes saoudiennes. Espaces exclusivement féminins dont les hommes sont complètement absents.

Un roman de femmes en grande partie, il est vrai, mais qui touche aussi, subtilement, à des sujets d'actualité comme la politique étrangère américaine, les questions d'armement et de terrorisme, et qui nous révèle une Arabie fascinante, captivante, pour remédier, dit Danielle Trad, "à l'opinion de certains média qui la diabolisent souvent".

Une Arabie qu'elle nous décrit avec amour, tendresse et respect.

Entretien à bâtons rompus avec l'auteur.

Masculin: Est-ce que l'Arabie au cœur est votre premier roman?

Danielle Trad: Oui. J'ai été journaliste, mais c'est ma première œuvre littéraire. J'ai mis cinq ans à l'écrire. Je crois que je suis perçue par certaines personnes comme étant "entre Dior et St Laurent", mais j'avais surtout envie de transmettre ma vision de l'Arabie ou j'ai vécu vingt ans.

M.: Il est dédié à Sarah, Karim et Tarek.

Qui sont-ils?

D.T.: Sarah est ma fille, elle a vécu en Arabie, jusqu'à l'âge de douze ans, Karim et Tarek sont ses amis d'enfance, du Lycée Français. Mon mari, Philippe Trad, avait beaucoup travaillé à l'époque pour l'ouverture de ce lycée.

M.: Vous avez trouvé facilement un éditeur?

D.T.: Oh oui, très facilement. Je n'ai pas du tout cherché à me faire éditer en France, où j'ai longtemps vécu aussi.

M.: Vous veniez régulièrement au Liban?

D.T.: Toujours. Même les pires bombardements ne nous ont jamais empêchés de rentrer régulièrement au pays.

M.: Vous a-t-il été difficile d'élever votre fille en Arabie?

D.T.: Non, il n'y avait aucun problème. Elle était très jeune, et le destin, avec la mort prématurée de mon mari, a fait que nous avons quitté l'Arabie quand elle avait douze ans.

M.: Vous avez une grande connaissance de l'Arabie et de ses habitudes. Avez-vous eu de la difficulté à reproduire la réalité?

D.T.: Un peu, oui. À travers une trame romanesque, j'avais envie de reproduire une certaine atmosphère, un genre de vie quelque peu inhabituel que j'ai personnellement expérimenté durant mes vingt années passées en Arabie. J'avais une petite appréhension de ne pas pouvoir le retransmettre comme je le voulais.

Certains aspects de la vie là-bas peuvent sembler difficiles, comme l'interdiction de conduire pour les femmes par exemple. Les Européennes vivaient très mal cette restriction, pour ma part, ça m'arrangeait: je n'aime pas conduire!

Ou alors, la fermeture des boutiques cinq fois par jour. Les Occidentales, habituées à un rythme de vie effréné, en étaient assez dérangées, alors que nous, Orientales, nous sirotions tranquillement le café dans un salon confortable en attendant la réouverture à la fin de la prière.

M.: Le palais Zadi que vous décrivez magnifiquement avec force détails ressemble-t-il à l'un de ceux que vous avez fréquentés?

D.T.: C'est un mélange de plusieurs palais, il y en avait plein! Le plus impressionnant, c'était les salons dont la principale particularité est qu'ils ont tous des portes. Tout se ferme, on peut, sans aucun problème, recevoir chez soi en même temps les pires ennemis sans qu'ils se doutent de leur présence simultanée. J'ai d'ailleurs reproduit un peu le même schéma dans mon appartement à Beyrouth.

M.: Quand vous étiez reçue chez les Saoudiens, vous y alliez habillée à l'occidentale?

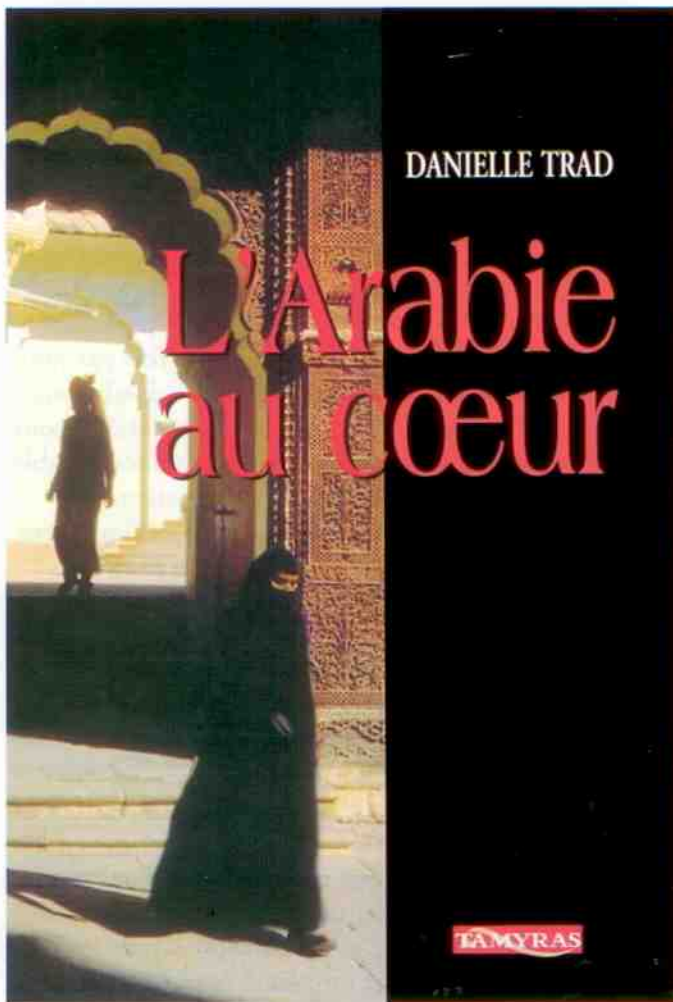
D.T.: Parfaitement. Les premières années en robe longue, mais au fil des ans, ça s'est un peu détendu. Par contre, quand nous étions invitées chez les princesses, nous nous habillions toujours en long ou en pantalon.

M.: N'est-ce pas trop dur pour une Libanaise habituée à une certaine liberté de s'acclimater à la vie des Saoudiens?

D.T.: Quand on tisse des liens d'amitié avec les Saoudiens, les barrières tombent. Sans aucun snobisme, je peux vous dire que j'ai fréquenté la fine fleur d'Arabie, l'élite, le gouverneur de La Mecque et son épouse, beaucoup d'autres grandes familles, des personnes toutes éduquées et fort respectueuses de la religion et de la culture d'autrui. Nous avons d'ailleurs construit des amitiés qui perdurent.

M.: Comment étaient les relations entre femmes?

D.T.: Les "thés" de femmes étaient quasi quotidiens. Jamais de déjeuners. Les Saoudiens dînent tard et les soirées ne se terminent jamais avant deux heures du matin. Réveil tardif donc pour ces dames, et tout se passait après le "maghreb". Sous les voiles, des toilettes "haute couture" et



des bijoux qui valent des millions de dollars.

Toute relation sociale et mondaine passe par les femmes qui ne discutent jamais entre elles de politique ou d'affaires, se cantonnant à des sujets concernant, le plus souvent les enfants, les voyages, et la plupart d'entre elles voyagent d'ailleurs souvent. En été, par exemple, on ne voit pas une femme à Riyad. Tout le monde est ailleurs avec les enfants.

M.: Et avec les hommes?

D.T.: Peu de contact. Lors des soirées mixtes, une séparation immédiate se produit et les hommes se retrouvent entre eux. Ils ont néanmoins énormément de respect pour les femmes étrangères, mais très peu d'intimité avec elles.

M.: Vous mêlez habilement fiction et faits véridiques. Les anecdotes relatées dans votre roman, par exemple, sont-elles des histoires vécues?

D.T.: Pratiquement toutes, en effet. Vous savez, notre maison était une sorte de "lebanese lobby", comme celle de Fouad Skandar dans le roman. Pas un Libanais, même de passage en Arabie, qui ne venait déjeuner ou dîner à la maison. Notre maison était ouverte à tous les amis des amis. Un genre de club select où se mélangeaient Libanais, Saoudiens et Occidentaux, avec leurs épouses. Les étrangers ont rarement l'occasion de connaître ce monde très fermé. En ce qui concerne les faits véridiques, je me souviens que j'étais en France lors de l'horrible assassinat du président René Mouawad, et j'avais été très émue par la manière dont les Saoudiens ont été touchés par cette catastrophe, ils en parlaient les larmes aux yeux. Il faut dire qu'ils avaient l'impression d'avoir participé à son élection et étaient très contents d'avoir été les artisans de cet événement qui laissait présager la fin de la guerre.

M.: Une dernière question, Danielle Trad, avez-vous gardé le contact avec vos amis saoudiens?

D.T.: Lorsque les Saoudiens vous offrent leur amitié, ils sont sincères et fidèles. J'ai quitté l'Arabie depuis de nombreuses années, mais j'y ai gardé de très bonnes amies. Certaines sont d'ailleurs actuellement au Liban pour assister à trois grands mariages.

Les cérémonies sont généralement fastueuses, des millions sont dépensés, et en Arabie, on se retrouve entre femmes, c'est un peu démoralisant!